

LA LETTRE

CAFÉ PHILO

Bulletin édité par Agora 93

JANVIER 2004

Siège social : Mairie de Noisy-le-Grand – 93160 Noisy-le-Grand

N° 24

- Nous attendons avec intérêt et impatience vos critiques, vos suggestions, et votre participation. Cette Lettre doit être la vôtre, c'est sa raison d'être ;

- Et nous attendons aussi vos contributions sur tout sujet qui vous intéresse : ceux du débat du mois, vos réflexions et vos critiques sur les débats déjà passés ou tout autre thème de réflexion.

LES RUBRIQUES DU MOIS :

Prochains débats :

- *Débat du 9 janvier 2004 à 20 h* : **Champs-sur-Marne : Centre Culturel Georges Brassens** (Place du Bois-de-Grâce) : Culture reçue et conscience de soi
- *Débat du 17 janvier 2004 à 19 h 30* : **Noisy : M.P.T. Marcel Bou** (8-10 rue du docteur Sureau) : L'homme peut-il penser à modifier son corps ?

Résumé-synthèse des débats précédents :

Noisy : La sagesse et la vie sont-elles comme eau et feu ?

Champs : La mort nous apprend-elle à vivre mieux ?

Note liminaire pour les débats annoncés :

Noisy-le-Grand : pour le 21 février 2004 : Libre arbitre ou destin ?

Bibliographie proposée par la médiathèque :

- Libre arbitre ou destin ?

Informations :

NOUVEAUTÉ : nous ouvrons ce mois notre **Site Internet**. Consultez-le : www.agora93.com .

**NOS DÉBATS :
LIMINAIRE****NOTE**

A propos de l'INNOVATION de novembre dernier : Nous vous avons proposé DEUX NOTES :

- une qui constituait une façon d'aborder et de réfléchir sur le sujet du jour ;
- une qui voulait ouvrir des fenêtres pour une réflexion contradictoire, une fenêtre sur les différents aspects de la question, mais sans les approfondir ; elle proposait des pistes différentes

Nous voudrions savoir ce que vous en pensez et s'il faut continuer ?

**NOTE LIMINAIRE
MOIS****DÉBAT DU****LIBRE ARBITRE OU DESTIN ?**

S'agissant de notre destin, nous avons tous une certitude, et c'est peut-être la seule : à terme, nous serons tous morts. Nous n'en avons pas moins tous le sentiment d'être libres. Un sentiment ne se place pas sur le même plan qu'une certitude.

La recherche d'une définition philosophique est difficile. Kant lui-même hésite entre ressenti, plan du sentiment et plan du raisonnement, donc hypothèse, idée :

« Or la liberté est une simple idée, dont la réalité objective ne peut en aucune façon être mise en évidence d'après les lois de la nature, par suite dans aucune expérience possible, et qui, par conséquent, [...] ne peut jamais être comprise ni même aperçue. Elle ne vaut que comme une supposition nécessaire de la raison dans un être croyant avoir conscience d'une volonté [...] »

(Kant, *Fondements de la métaphysique des mœurs*, dans *Œuvres complètes*, t. II, p. 381)

Creuser plus avant la question de la liberté en tant que telle sortirait du cadre du présent sujet.

Il semble donc que la première question n'est pas de définir chacun des termes « libre arbitre » et « destin », mais de rechercher la signification générale de la question : dans quel cadre peut-elle être posée ?

Il s'agirait de savoir si notre sentiment de liberté correspond à une liberté réelle, si nos choix sont libres ou non – et aussi, même si nous les éprouvons comme libres, s'ils ne sont pas commandés par des forces extérieures, des lois inexorables ou des volontés extérieures à ce monde qui soit nous les imposent, soit en déterminent les conséquences indépendamment de notre volonté et de nos efforts.

On pense au mythe d'Œdipe. Un devin ayant prédit à sa naissance qu'il assassinerait son père et épouserait sa mère, le roi de Thèbes, Laïos, son père, le fait exposer sur une montagne où il doit périr. Par chance, il est recueilli par un berger, adopté par une famille étrangère et élevé par elle. Il croit que cette dernière est sa famille naturelle. Au cours d'un voyage, à un carrefour près de Thèbes, il rencontre un inconnu avec qui il a une altercation, et il le tue. Il ignore que c'est Laïos, et que celui-ci est son vrai père. Par la suite, il délivre Thèbes d'un monstre, et en récompense en épouse la reine, Jocaste, devenue veuve : il ne peut savoir que c'est sa mère. Toute une série de malheurs s'ensuivent, bien entendu.

C'est, semblerait-il, la description parfaite d'un destin inexorable qui s'accomplit, quels que soient les efforts des hommes pour lui échapper.

Pourtant quelque chose manque à cette image parfaite d'un destin : les héros malheureux de cette légende ignorent tout de leurs identités réciproques. Ils sont les jouets d'un destin, mais les cartes sont biaisées. Œdipe tue un inconnu, et épouse une femme qu'il n'a jamais vue ; Laïos rencontre un jeune insolent et anonyme ; Jocaste ignore qui a tué son mari et ne peut reconnaître dans ce héros le bébé qu'elle a à peine entrevu à sa naissance. Ils sont tous des étrangers, lui pour eux, et eux pour lui.

Les prédictions s'accomplissent, mais c'est parce que les conditions en ont été changées : en un sens, ce n'est pas son père que tue Œdipe, ce n'est pas sa mère qu'il épouse. Les malheurs pour lui commenceront quand il apprendra son identité réelle et la leur.

C'est le problème du cadre de l'action des hommes, de la possibilité et du sens de cette action qui est posé.

? Le mythe d'Œdipe nous le dit déjà : vivre, c'est agir. Quels sont les rapports entre action et liberté ? Mais cette question se pose-t-elle pour tout type d'action ?

Une comparaison de l'homme avec l'animal permet de proposer une première réponse. Chez l'homme, l'action est consciente, ou encore elle est pensée :

« Ce que l'homme est réellement, il doit l'être idéellement. [...] il cesse d'être un simple être naturel, livré à ses perceptions et désirs immédiats à leur satisfaction et à leur création. Il en est conscient et c'est pourquoi il refoule ses désirs et met la pensée, l'idéal, entre la poussée de désir et sa satisfaction. En revanche, chez les animaux, les deux coïncident : l'animal ne rompt pas volontairement la connexion »

(Hegel, *La raison dans l'histoire*, p. 77)

Hegel nous propose une conception de l'homme basée sur la conscience et qui par conséquent établit la possibilité d'une différence entre ses besoins et ses actions, autrement dit : la possibilité pour lui d'un choix, une liberté par rapport à l'animal que ses besoins commandent.

Mais en même temps, définir l'homme par la conscience est insuffisant. Déjà Feuerbach l'objectait à Hegel :

« Quelle est cette différence essentielle qui distingue l'homme de l'animal ? A cette question, la plus simple et la plus générale des réponses, mais aussi la plus populaire est : c'est *la conscience*. Mais la conscience au sens strict, car la conscience qui désigne le sentiment de soi, le pouvoir de distinguer les objets sensibles, de percevoir et même de juger les choses extérieures sur des indices déterminés tombant sous le sens, cette conscience ne peut être refusée aux animaux. La conscience entendue dans le sens le plus strict n'existe que pour l'être qui a pour objet sa propre espèce et sa propre essence [...]. Etre capable de conscience, c'est être capable de science. [...] Or seul un être qui a pour objet sa propre espèce, sa propre essence, est susceptible de prendre pour objets, dans leur signification essentielle, des choses et des êtres autres que lui. [...]

C'est pourquoi l'animal n'a qu'une vie simple et l'homme a une vie double : chez l'homme la vie intérieure se confond avec la vie extérieure, l'homme, au contraire, possède une vie intérieure et une vie extérieure. »

(Feuerbach, *Manifestes philosophiques*, p. 57-58).

Feuerbach distingue deux niveaux de conscience : celui de l'action immédiate, et celui de l'intelligibilité des choses, ou peut-être aussi de la réflexion sur cette intelligibilité. C'est un pas en avant, mais qui reste muet sur une question majeure : la possibilité théorique de la liberté n'équivaut pas à sa possibilité sur le plan pratique, et moins encore à son effectivité.

L'homme comme l'animal est dans ces conceptions soumis au même destin, avec cette seule différence que l'homme le sait.

Nous restons en effet dans le cadre de la nature – un monde où la liberté effective se réduit à peu de choses. L'animal naît, mange, se reproduit et meurt. Il peut éprouver des sentiments, ce que font des mammifères supérieurs. Leur destin est cependant tout tracé, de génération en génération. On ne peut parler de liberté. Celle-ci exige donc un autre cadre pour apparaître. La liberté n'est pas un concept lié à la nature, mais à la société humaine. L'homme doit, en ce sens, sortir de la nature. Or il se trouve que c'est bien ce qu'il a fait. L'homme ne vit qu'en société, celle-ci, et non pas la nature, est le cadre de son action. Aristote nous l'avait déjà dit : « l'homme est un animal politique ». C'est une conception à la fois concrète et à cheval sur deux aspects de la réalité : le biologique et le social. Elle se place au niveau de la description de cette réalité, elle ne cherche pas à proposer une réflexion sur ce qui lie et ce qui différencie ces deux aspects. La formule de Hegel citée plus haut (« l'homme [...] cesse d'être un simple être naturel ») pouvait ouvrir la porte sur une autre voie, en montrant cette liaison. Mais Hegel ne l'a pas suivie. Un autre de ses 'successeurs' l'a fait :

« L'homme est un être générique. Non seulement parce que, sur le plan pratique et théorique, il fait du genre, tant du sien propre que de celui des autres choses, son objet, mais encore – et ceci n'est qu'une autre façon d'exprimer la même chose – parce qu'il se comporte vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis du genre actuel vivant, parce qu'il se comporte vis-à-vis de lui-même comme vis-à-vis d'un être universel, donc libre »

(Marx, *Manuscripts de 1844*, p. 61)

Un langage encore très abstrait. Nous en retiendrons ici ceci, traduit, en quelque sorte, en un langage plus concret : l'homme est un être social au sens où il n'appartient pas directement à la nature, il ne vit pas dans la nature ; il appartient directement à la société, il vit dans la société. C'est cela qui établit la distance effective avec l'immédiat de la nature, et donc la possibilité pratique d'une liberté et fonde le sentiment de cette dernière. Encore faut-il que l'homme réalise cette possibilité. La société n'est pas la nature et obéit à d'autres lois que celles de la nature. Il nous faudra revenir sur ces derniers points.

Aurions-nous pu tenter d'aborder la question autrement, d'une façon moins abstraite ? Essayons, en suivant les approches habituelles.

Les actes n'ont pas tous la même signification, ne répondent pas tous aux mêmes besoins ou motivations, aux mêmes « désirs ». S'interroger sur la liberté de l'action humaine n'a de sens que s'il s'agit non pas de l'ensemble des actions de l'homme, mais seulement de celles qui ne sont pas imposées par les besoins physiologiques. Même pour ces dernières, ce n'est pas toujours sûr : l'homme peut toujours choisir de mourir.

Sous cette réserve, le principe général peut se résumer dans la formule latine : *Primum vivere, deinde philosophari* (d'abord vivre, ensuite philosopher).

Ce qui marque la différence entre la vie quotidienne et la pensée de cette vie d'une part, et d'autre part la réflexion sur elles – réflexion au sens de raisonnement non sur les actes nécessaires, mais sur la signification de cette nécessité.

Ces observations d'ordre général font l'objet d'un consensus du même tonneau. Nous en sommes au niveau de la banalité. Et en chemin les défauts de cette approche sont apparus sur deux plans. Un général : la possibilité de la liberté comme celle de philosopher n'est pas une liberté effective ni un besoin de philosopher ; et celui d'un exemple concret : ceux qui font la grève de la faim préfèrent leur dignité et leurs convictions et ne se plient pas aux lois de la nature : ce sont des motivations sociales qui l'emportent.

Les insuffisances et les contradictions de cette approche nous ramènent à la conclusion déjà proposée plus haut : la liberté de choix se fonde sur les lois de la société, pas sur celles de la nature.

? Cette conclusion soulève habituellement une objection : s'il existe des lois sociales, c'est-à-dire un déterminisme, quel est leur rapport avec la liberté, comment même cette dernière peut-elle exister ? D'où provient notre sentiment de liberté ?

Le consensus général comme la philosophie dominante opposent liberté et déterminisme : ou bien l'homme est libre, c'est-à-dire non déterminé, ou bien il existe des lois auxquelles il est soumis, et il n'est pas libre.

Mais comme nous avons, en même temps que ce sentiment de liberté, conscience du fait que nous nous heurtons à des réalités sociales plus fortes que nos volontés individuelles, apparaît un sentiment contraire, celui de l'existence d'une force opposée, le destin. Le sentiment de liberté serait-il inséparable d'un certain sentiment d'impuissance, une croyance, qu'en général on ne s'avouerait pas, à une fatalité ?

Cette opposition entre liberté et déterminisme est un préjugé sans fondement. La plus simple observation comme la plus simple réflexion montrent que la réalité est tout autre.³

La plus simple observation : chacun est bien contraint de reconnaître l'existence en matière sociale de lois objectives (qui n'ont rien à voir avec les lois au sens juridique du terme). Ces lois sont découvertes et décrites par les démographes, les économistes, les sociologues, les psychologues...

La plus simple réflexion : s'il n'existait pas de déterminisme en matière sociale, si tout y arrivait par hasard, comment pourrions-nous entreprendre une action quelconque, puisque ses conséquences seraient imprévisibles ? Nous décidons de nos actions en espérant qu'elles produiront les résultats recherchés, c'est-à-dire qu'elles seront des causes produisant les effets qui leur correspondent. Dit autrement : affirmer que l'homme est doué de raison, c'est en même temps reconnaître qu'il est agi par des motifs

rationnels, par ses intérêts par exemple, et qu'il fait ses choix en conséquence : si ses intérêts et les circonstances changent, il change sa conduite. Est-il alors libre ou déterminé par ces motivations ? Si celles-ci ne dépendent pas de lui, on peut comprendre l'origine de l'idée de hasard ou de destin – mais de qui ou de quoi dépendent-elles ?

Il n'y a pas de contradiction entre déterminisme et liberté : les décisions libres ne peuvent être prises qu'en s'appuyant sur un raisonnement dont la base est le déterminisme. Le gréviste de la faim, pour reprendre cet exemple, sait très bien que c'est sa vie qu'il met en jeu, et il est motivé par des convictions plus fortes que la crainte de la mort.

Nous nous trouvons ainsi devant un double et difficile problème : analyser les rapports entre liberté et déterminisme, et expliquer les raisons du préjugé qui les oppose.

? Nous avons dit que la possibilité pratique de la liberté se fondait sur le fait que l'homme ne vit pas dans la nature, mais dans la société. Essayons de préciser les choses.

- *Primum vivere* (d'abord vivre) : la société doit assurer ce minimum, différent selon les époques et les niveaux de développement, variable mais toujours nécessaire. Les sociétés anciennes l'ont reconnu en pratique, nos sociétés modernes l'ont reconnu expressément en instituant sous diverses formes un minimum vital – garantie que l'on cherche à faire disparaître aujourd'hui. L'homme obéit ici à la nécessité, la société également, sous peine de périr. La sagesse populaire transcrit (le code pénal le reconnaît aussi) : « nécessité fait loi ». La nécessité se présente ici comme le contraire réel, effectif, de la liberté.

L'homme doit se plier aux lois sociales pour obtenir ce minimum ou plus s'il le peut. Il le sait, et il perçoit ces lois comme des forces extérieures et contraignantes. Il s'éprouve comme placé devant un fait accompli, un destin qui lui est imposé, et qu'il aura bien des efforts à faire pour le modifier, si même il y parvient.

- *Deinde philosophari* (ensuite philosopher) : l'homme a mangé, il peut penser, et en réalité il ne peut pas éviter de le faire.

L'individu est d'abord défini par sa naissance et son éducation : le milieu où il naît exerce une première influence déterminante sur ses conceptions et sur le choix des voies qu'il suivra par la suite. Inversement, son action personnelle s'exercera généralement dans le sens de cette détermination. En même temps, les circonstances changeant, les vues changent ; les hommes évoluent, leur action également.

Pour chacun, ces circonstances se définissent tout d'abord par sa place dans la société, et par le type de société. Selon Aristote, la liberté n'est pas, pour le maître, l'antithèse de la nécessité, alors que pour l'esclave, liberté et nécessité sont totalement opposées. Le maître est garanti contre les besoins par l'esclave, lequel éprouve la nécessité de se soumettre. Ou encore : Aristote définit l'homme comme « animal politique » – c'est le citoyen d'Athènes, propriétaire d'esclaves qui le libèrent de la nécessité, alors que B. Franklin, un américain, définit l'homme autrement : « l'homme est naturellement un fabricant d'outils » - source de profits pour ses employeurs.

Tous deux savent que le monde n'est pas parfait, qu'il est rempli de problèmes à résoudre, qu'il y a des améliorations à apporter au sort des hommes. Le mal existe donc, mais on peut ou l'éviter à titre personnel ou le combattre comme citoyen, et la vie peut être bonne. Tous deux appartiennent à des époques, à des couches sociales et des pays qui peuvent être optimistes. Leurs cultures le reflètent, leur philosophie aussi. Ils n'ont pas de crainte devant le destin.

Il existe d'autres époques dans l'histoire humaine, des époques de décadence. Alors le pessimisme l'emporte : le mal est partout, il n'y a plus d'avenir. On dit aujourd'hui : *no future*. Dans un tel contexte, les très anciens débats sur le mal et son origine prennent un relief tout différent. Les Juifs avaient vécu des siècles sans vraiment s'inquiéter du péché originel. Tout change peu à peu avec l'expansion du christianisme liée à un Empire romain en difficulté. Au IV^e siècle, la question de l'origine du mal devient une préoccupation majeure pour saint Augustin. La société est mauvaise, la vie bonne sera dans l'autre monde, mais pas pour tous les hommes. L'évêque développe une doctrine de la grâce – un don que Dieu accorde ou non, sans qu'on sache pourquoi – et s'avoue impuissant à expliquer l'origine du mal : pourquoi Dieu, tout puissant et omniscient, sachant donc d'avance qu'Adam et Eve allaient violer l'interdit, un Dieu de plus considéré comme un Dieu de bonté, pourquoi n'a-t-il rien fait pour l'empêcher ? Le malheur de

l'homme était-il inclus dans son dessein ? Plus au fond, plus généralement : pourquoi le mal existe-t-il ? Faisait-il partie du plan divin ?

Nous avons là une double novation : le destin de l'homme ne dépend pas de lui – et il ne peut rien contre le mal, aussi éternel que l'est le monde, puisque les damnés iront en enfer au Jugement dernier.

Le dharma indien est tout aussi pessimiste : nous souffrons dans notre vie actuelle pour expier les fautes de nos vies antérieures. Il n'y a donc rien à faire pour améliorer les choses – sinon seulement faire le bien pour en être récompensé dans une vie à venir et espérer atteindre ainsi le nirvana.

? Penser le libre arbitre et le destin présente donc une difficulté : leur définition et leurs rapports sont des variables historiques, parce que la société est en elle-même un nœud de contradictions.

En effet, d'une part la société n'est pas une création de la nature, elle est créée par les hommes. Toute société est le résultat d'une longue histoire au cours de laquelle l'action des hommes l'a modelée, adaptée, transformée. D'autre part chaque individu hérite de traditions matérielles et intellectuelles, de croyances, de règles morales qui s'imposent à lui et l'insèrent dans les structures de sa société. Il se sent dépendant, voire impuissant devant ces conditions.

De plus, - c'est un fait décisif découvert et mis en lumière par les historiens français du début du XIX^e siècle -, non seulement les sociétés ne sont pas naturellement homogènes, mais depuis fort longtemps les hommes sont divisés en classes sociales dont les luttes ont précisément constitué leur histoire, en assurant à la fois des progrès décisifs et en provoquant des catastrophes. L'aggravation contemporaine de ces contradictions (crises économiques, guerres, nouvelles courses aux armements, paupérisation accélérée, décomposition sociale et épidémies, pollution galopante) peut être vue à la fois comme un danger mortel et comme une indication que leur résolution est aujourd'hui à la fois nécessaire et possible.

C'est une découverte décisive, et c'est aussi une vue partielle de l'histoire. Celle-ci, en effet, est en même temps un processus par lequel les hommes se libèrent d'abord des contraintes immédiates qui correspondent à ces nécessités de base, puis développent des besoins plus évolués et se développent eux-mêmes. C'est l'apparition de leur liberté pratique et son développement effectif. Et ils sont peut-être aujourd'hui arrivés à un stade (soyons optimistes) où ils ont la possibilité de prendre conscience de cet aspect de leur histoire et la diriger consciemment vers une liberté matérielle et intellectuelle accrues.

Cette prise de conscience, cette prise en mains du destin des peuples par eux-mêmes est, il faut le répéter, à la fois nécessaire et possible.

Nécessaire parce que les conditions de la survie de l'espèce humaine sur terre risquent d'être compromises – comme le démontrent les effets de l'inaction face aux résultats de l'économie de marché prétendu libre ; possible, parce que les moyens matériels, les capacités techniques et de production existent.

Dit autrement : nous vivons une époque où l'homme dispose enfin de la possibilité de passer du règne de la nécessité, de la soumission au destin, à celui de la liberté, celui où il dirigera lui-même son histoire. Les hommes de notre temps sauront-ils s'emparer de leur destin ?

BIBLIOGRAPHIE

La Note liminaire ci-dessus cite un certain nombre d'auteurs et donne les titres de leurs ouvrages. En outre :

Bibliographie proposée par la Médiathèque de Noisy-le-Grand :

(Ces livres proposés **pour le prochain débat** au café philo sont disponibles à la Médiathèque ; tél. : 01 55 85 09

10) **Libre arbitre ou destin ?**

Aristote, Ethique à Nicomaque (185 ARI)

Descartes, Méditations métaphysiques (194 DES)

Nietzsche, Par delà le bien et le mal (193 NIE)

Pascal, Les Provinciales (844 PAS)

Rousseau, Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (194 ROU)

Sartre, L'existentialisme est un humanisme (194 SAR)

"La mort nous apprend-elle à vivre mieux ?"**Introduction** par Laurette

Pourquoi j'ai voulu parler de la mort et de la vie, ce soir ? Peut-être pour évacuer la peur de la mort qui est en moi, et qui peut être m'empêche de mieux profiter de la vie.

François Jacob dit : "L'autre condition nécessaire à la possibilité même d'une évolution, c'est la mort. Non pas la mort venue du dehors, comme conséquence de quelque accident. Mais la mort imposée du dedans, comme une nécessité, prescrite dès l'œuf, par le programme génétique même"

Mais en fait de quelle mort parle-t-on ici ? De notre propre mort ? De la mort de nos proches ? De celle nos enfants ? Ou de celle d'inconnus ?
Qu'elle quelle soit, cette mort modifie le trajet de la vie.

Deux témoignages qui paraissent opposés :

Un thanatopracteur : "Mon métier n'a pas changé mon rapport à la mort, il a changé mon rapport à la vie, la mort est complètement la vie."

Celui d'une sage-femme : "Juste avant de donner la vie à un bébé, la première chose qui me vient à l'esprit est : pourvu qu'il ne meurt pas". Elle aussi dit "la vie est complètement la mort".

Inconsciemment, on vit en espérant mourir le plus tard possible, mais jusqu'à quand ?

Puis, il y a les morts accidentelles qui nous surprennent. Il y a des morts injustes. Il y a aussi des morts qui révoltent, par exemple celles liées à la canicule, et surtout ces corps non réclamés. Il y a aussi le mystère insondable que pose le suicide ; ainsi que le débat sur les euthanasies volontaires.

Le sage se rappelle souvent de l'idée de la mort. "Non comme une angoisse, mais pour essayer de faire de chaque seconde de la vie une pépite d'or (Mathieu Ricard)".

Et ce que disait Marie-Frédérique Bacqué, vice-présidente de la société de thanatologie : "avec l'appauvrissement des rites funéraires, la mort n'apparaît plus comme un événement qui rythme la vie de la communauté, mais comme un drame individuel que l'on confie au psy. Pourtant parler des morts passées et à venir permet de poser des repères qui atténueront le traumatisme." C'est en tout cas ce qui se vit en Afrique. D'où l'étonnement, la mort est-elle tabou ici ?

C'était une première question.

En voici une autre :

Le rapport à la mort est-il universel ou dépend-il de nos croyances religieuses ?

Débat :

Deux attitudes : si on ne croit pas, seule la vie présente importe, doit avoir un sens ; si on croit : la mort est plus douce.

Pourtant il semble que les croyants aussi aient, sinon une angoisse, du moins une interrogation majeure sur ce passage, sans être sûrs des réponses.

L'homme est (presque) le seul animal à avoir conscience de mourir, le seul à y réfléchir. Cette réflexion n'est pas exactement liée à la religion. Il semble que les peuples primitifs aient eu très tôt le culte des ancêtres, sans penser nécessairement à une vie dans l'au-delà. Mais les croyances évoluent vite, ainsi chez les Grecs, Ulysse voit des ombres tristes dans ses voyages (l'Odyssée),

figures qui n'étaient jamais apparues auparavant, jusque dans l'Iliade. Pour Epicure, la mort est insaisissable : "je suis, elle n'est pas, elle est, je ne suis plus".

Pour ce qui est de la vie terrestre, on s'étonne que les mourants se préoccupent de leurs biens, aient peur de laisser ce qu'ils avaient. Dans un autre registre on peut s'intéresser à ce qui va rester de soi après qu'on ait quitté le monde, un souvenir, une œuvre.

L'homme a peur de l'inconnu, de ce qu'on sera demain, alors autant en profiter et vivre du moment présent. La mort donne l'amour de la vie.

Pour ceux qui ont vécu des guerres tragiques : la mort des autres fait vivre : il faut les venger !

L'homme pense à la mort, mais la religion lui donne bonne conscience. La mort est la sortie de la vie terrestre, mais l'âme vit-elle ?

Soi-même face à la mort n'est pas forcément terrifiant, mais dès que l'entourage entre en jeu c'est une autre histoire. La mort, le manque de quelqu'un provoque la souffrance. On est en manque, et le sevrage est proportionnel à la qualité de la relation. Ces morts proches font s'attacher à l'essentiel. Le départ de quelqu'un c'est immédiatement une perte, ce qu'il savait est perdu, ses expériences, ses liens affectifs. C'est une incompréhension totale, comment expliquer ce néant ? Cependant, il FAUT accepter.

Pour un autre participant, la mort n'existe pas vraiment, puisque le disparu est dans nos mémoires et nos souvenirs.

La mort semble implicitement un malheur, ce n'est pourtant pas une généralité dans toutes les cultures. Ce sentiment devient dominant après Jésus-Christ, avant Non. Le christianisme est une méditation sur la vie.

Que serait la vie sans la mort ? Elle reste cependant un grand mystère, une émotion intense

Le rapport aux autres.

L'expression "faire son deuil" divise nettement les participants : certains ne comprennent pas ce que cela peut recouvrir, d'autres témoignent de certaines cérémonies qu'il a fallu organiser, comme un symbole essentiel de l'adieu au disparu, un partage de la douleur, d'autres enfin d'expériences émotionnelles intenses, ou mystérieuses.

Dans ces situations, la mort inspire, elle relie aussi les hommes. Et c'est peut-être universel, si on considère par exemple la tradition mexicaine où le deuil est très différent, mais également expression communautaire de la solidarité.

D'ailleurs, en Afrique, les cérémonies durent quelquefois un mois, le temps que tout le monde soit arrivé, ait palabré. Ici, on n'a même pas toujours le temps de comprendre ce qui s'est passé, de réaliser, que déjà il faut réapprendre à vivre.

Mais ensuite ?

Un sentiment est d'être devenue plus dure avec la vie.

Dans un autre cas, perdre ses parents c'est aussi devenir soi-même l'ancêtre.

La mort prochaine d'un parent, anciennement haï, a aussi été l'occasion de se rapprocher de lui, de lui parler enfin profondément, de l'aimer aussi, et enfin de s'en sentir enrichi.

La mort fait assurément vivre différemment, on s'endurcit, on tente de tirer des enseignements de cette vie perdue. Cela peut même donner la rage de vivre. L'arrogance vis à vis de la mort.

Cacher l'arrivée de la mort à un mourant n'est pas un bon service que l'on rend. Il faut le langage de la vérité dans ces moments si importants.

La vie c'est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort.
 Penser à sa mort comme si elle arrivait demain
 Faire le sacrifice de sa vie

Quant à aider à vivre, les avis divergent :
 La mort enlève les soucis, elle permet de relativiser les soucis de la vie
 La mort c'est peut être le moteur de la vie
 "Toute la vie pour s'amuser, la mort pour se reposer"

La mort nous fait prendre conscience que le temps est compté. Elle nous rend aussi très égaux.
 Accepter la mort, c'est accepter la vie

Compte-rendu du café Philo 20décembre 2003, 19h30, Maison pour Tous Marcel Bou.
La sagesse et la vie sont-elles comme eau et feu ?

33 participants

Introduction par Gisèle,

Résumé :

On peut rapprocher le mot **sagesse à eau**.

La sagesse se rapprochant de l'eau, il y a une idée de force et de puissance, comme le sage qui trace son chemin, sa réflexion étant sa puissance.

La sagesse est un recentrage sur soi même, une étude intérieure, un questionnement sur ce qui nous entoure.

En ce qui concerne **la vie et le feu**. C'est une énergie qui se consume, une vie crépitante. Vivre, c'est profiter de tous les instants qui nous sont donnés, c'est saisir les opportunités qui nous sont offertes, quitte par manque de réflexion à faire n'importe quoi. « Je vis ma vie. », j'expérimente, ensuite seulement, je réfléchis. En fait La vie est une somme d'expériences plus ou moins réussies.

La sagesse a eu différentes significations :

- Confucius fonda son **enseignement sur la culture** : de la moralité, de l'ordre, de l'érudition, et de la tradition, comme la piété filiale, le culte des ancêtres. L'essentiel est l'harmonie et la paix, dans les rapports humains et avec la nature. Chaque homme ou femme doit être conscient que l'existence des autres est nécessaire pour sa propre vie. Chaque être humain assume une responsabilité importante dans l'harmonie sociale.
- Descartes disait : "par sagesse, on entend pas seulement la prudence dans les affaires, mais une parfaite connaissance de toutes les choses que l'homme peut savoir, tant pour la conduite de sa vie, que par la conservation de sa santé, et l'invention de tous les arts."

Mais la question que l'on peut se poser : **Comment devient on sage ?**

- Rabbi Akiva dit « le silence est le bouclier de la sagesse. Qui est sage ? Celui qui **apprend de chacun** »
- Il y a aussi le **don de soi** qui aide à devenir sage. Lao Tzeu disait « plus il vit pour les autres, plus il s'enrichit »
- Il faut qu'il y ait des notions tel que le **doute**. Alain pensait "La liberté intellectuelle ou sagesse, c'est le doute »
- Molière affirmait qu'il faut un **juste équilibre** : "la parfaite raison fuit toutes les extrémités et veut que l'on soit sage avec sobriété"
- Pour Saint Thomas d'Aquin il en va autrement : La sagesse procède par intuition, mais auparavant il faut qu'il y ait une purification de l'âme. En fait c'est recevoir quelque chose de l'extérieur. **La sagesse ne serait reçue de Dieu que lorsqu'on a purifié son âme.**

Si nous allons en orient, les sages asiatiques Tou Fou, Lao Tseu, etc. ont souvent tendance à **relativiser, à contempler** la vie... Quand à la sagesse Zen, elle est toute en nuances et nous n'en pouvons saisir toutes les subtilités.

Enfin **être sage : c'est avoir des pensées sages uniquement ? Ou vivre sagement ?**

D'autres thèmes :

- **Le Renoncement** : Boileau disait "une égalité d'âme que rien ne peut troubler qu'aucun désir n'enflamme."
- **Le savoir**. Montaigne a écrit que l'éducation nous fait savant mais non sage, et Proust qu' "on ne reçoit pas la sagesse il faut la découvrir soit même...car elle est un point de vue sur les choses."
- Pour d'autres, la sagesse c'est l' **ignorance**. Anatole France « on dit qu'une fille est sage quand elle ne sait rien. ». Quant à La Bruyère, dans les caractères, il écrivait « il y a dans quelques hommes une certaine médiocrité d'esprit qui contribue à les rendre sages. »

Vous remarquerez que je ne fait référence à aucun nom de **femme sage**, mais comme nous n'avons une âme que depuis peu c'est peut être normal. Que deux noms de déité qui représentent la sagesse: Minerve (ou Athéna) et Prajnaparamita, une déité bouddhiste.

Après les références littéraires et poétiques, **les aspects juridiques**

Un substitut du procureur de la république a déclaré lors d'un procès contre les dirigeants de la scientologie en 1977 "je me méfie d'une sagesse qui n'est accessible qu'aux riches, d'une religion qui n'est pas celle des pauvres et des simples, mais une religion d'argent et d'imposture".

<Source : les nouvelles sectes, d'Alain Woodrow (site UNADFI) >.

Les **aspects politiques**. Hugo disait « la sagesse du législateur est de suivre le philosophe ». Il existe aussi au Canada un parti politique, le parti de la sagesse qui intervient dans les campagnes électorales, or dans les 10 principes de sagesse, Dieu est présent dans chaque phrase. Est ce bien sage ? Qu'en pensez vous ?

De nos jours, la sagesse serait une puissance de réflexion basée sur une somme de connaissances. La connaissance et le savoir sont nécessaires mais il faut de plus avoir : l'esprit critique, de la réflexion, du recul, de l'analyse. Il faut apprendre à chercher, apprendre à apprendre, etc.

Nous devrions former les sages de demain, mais **que propose l'éducation nationale à ce sujet ?**

Pour terminer un texte pali de Ajit, philosophe contemporain de Bouddha : « quand le corps meurt, les insensés, comme les sages périssent. ». Donc ma question est à quoi cela sert-il d'être sage ? Est ce que la vie ce n'est pas : apprendre à mourir un peu tous les jours ?

Débat :

Le débat commence sur l'expression d'un dilemme : La question comporte beaucoup de termes, dont un paraît très abstrait et délicat à cadrer. Ne faut-il discuter que de la sagesse - comme l'a fait l'introduction - , ou faut-il s'astreindre à trouver des analogies et des oppositions comme nous y invite la question ?

Comme on peut s'y attendre, la discussion a refusé l'alternative et, en gros, a tenté d'abord de traiter la question en entier, puis de préciser le concept de sagesse, sinon par des définitions, du moins par la prise en compte de tous les points de vue, et enfin de remettre en perspective les termes essentiels de la question initiale.

Une première appréciation que suggère le titre est que sagesse = eau et vie = feu, et donc aussi une opposition apparente

- En psychanalyse le feu serait les fantasmes, les pulsions de vie et de mort de chacun, que viendraient adoucir ou canaliser la raison, la conversation, le rapport aux autres.
- En Inde, au moins, les sages refusent la vie telle qu'elle se présente à eux.

Mais les objections fusent : ce serait une vision insipide de la sagesse. Et la sagesse tuerait-elle la vie ?

D'autres pensent que la vie s'identifie à l'eau, et que le feu, la flamme c'est l'esprit, la pensée, la philosophie (presque la sagesse, on y reviendra) qui intensifie la vie.

Pour certains l'eau c'est la purification ; le feu aussi ajoutent les autres.

Mais l'eau et le feu sont-ils antagoniques ? Peut-être que la vie est un peu des deux, et la sagesse serait l'équilibre, un point où on arrive à dominer les oppositions.

Alors une autre lecture peut être faite à propos des deux éléments, c'est le terrain symbolique. Là l'eau et le feu n'ont pas à s'opposer, ils coexistent côte à côte depuis la nuit des temps. Raphaël propose une métaphore encore plus précise avec une image tirée du Yi King, "le livre des transformations" -un des plus vieux livres au monde-, qui est celle du chaudron, instrument fabriqué pour éviter le contact entre l'eau et le feu, centre de l'attention, de la vigilance, du temps passé pour fournir le meilleur à partager avec les autres.

La comparaison entre vie et sagesse pose aussi un problème. La sagesse est clairement un concept, mais la vie ? La vie est. Elle n'a pas d'autre but qu'elle-même, selon Sartre. Mais cela déclenche un mini-débat dans le débat : "la phrase de Sartre est une provocation, la vie doit avoir un sens" ; "la vie n'a pas de sens, sauf si l'on est croyant" ; "la vie est aussi un concept (cf. théorie de l'illusion)". Mais, on le sait, ce débat-là ne permettra pas de trouver un point d'appui pour avancer dans notre quête.

Des contradictions sont ici mises en évidence. La sagesse paraît un comportement individuel, quelquefois une sorte de renoncement. Alors que les philosophes (= amis de la sagesse) ne savent travailler que par le dialogue, l'échange (y compris avec les textes des anciens). La sagesse pourrait-elle s'élaborer par un homme seul ?

On en revient donc à mieux définir la sagesse.

Si la sagesse est la renonciation, elle n'aide pas à vivre. Mais elle s'évalue plutôt dans les rapports avec les autres, l'écoute des autres. Elle dépend de la culture dans laquelle on a grandi. C'est observer la vie avec attention. C'est un point de vue sur les choses, la reconnaissance d'une norme sociale : "Sans sagesse il n'y a pas de vie".

C'est l'accumulation des expériences personnelles, unique capital pour affronter la vie. Etre en accord avec soi-même, la juste mesure, l'équilibre. C'est le résultat d'un travail sur soi.

C'est l'endroit d'une médaille dont le revers est l'absurde (référence à A. Camus). Fuir la vie futile, sans conscience. L'acquisition de la sagesse c'est aussi la quête du bonheur.

Inversement une certaine sagesse continuellement exigée par des parents, professeurs, patrons etc.. ne tue-t-elle pas la vie ?

Nous avons compris que la sagesse est un aboutissement, mais vers quoi ? C'est donner du sens à la vie.

Dans une certaine tradition orientale, le sage est celui qui a trouvé le sens de la vie, directement, de première main. Celui-là vit généralement isolé, il ne partage pas, même avec des mots.

Deux philosophes Zen se parlant : "un mets délicat je voudrais vous servir, hélas le zen ne peut rien offrir...". Réponse de l'autre "l'esprit qui ne peut m'offrir que du rien est le vide originel, un mets délicat entre tous."

Autre maxime : "celui qui sait ne parle pas, celui qui parle ne sait pas".

Le philosophe, au contraire, dit que la question du sens de la vie doit rester posée. Exister c'est vivre sa vie passée par le tamis de la philosophie. D'ailleurs, en Grèce, avant il y avait des Sages ; jusqu'au moment où on s'est mis à discuter, et il n'y avait plus alors que des philosophes.

Cette exclusivité sage/non-sage n'est pas le modèle reconnu par tous. Même d'un point de vue religieux, un homme peut recevoir la sagesse par transcendance (la Révélation), mais aussi à d'autres moments vivre dans son monde et en particulier essayer de transmettre des éléments cette sagesse.

Deux idées complémentaires paraissent essentielles mais n'ont pas (encore) eu le développement nécessaire :

La vie. La vie c'est aussi l'avenir, l'inconnu et l'imprévu, c'est la prise de risque : "il faut se souvenir de la vie".

Sagesse collective : qui paraît si prégnante dans notre vie en société. On évoque le principe de précaution...

Plusieurs conclusions :

Dans la discussion, à plusieurs occasions, l'influence du langage et le poids des mots ont été évoqués. Ce sont des sources d'erreur, ou même de tromperie, comme nous l'a appris la légende de la tour de Babel. Sur la Sagesse, le dialogue entre l'Orient ("Il y a quelque chose à apprendre") et l'Occident ("Le mot tue la chose") peut continuer.

Frédéric a proposé une très belle illustration du titre du débat : c'est le sujet du roman le plus lu dans le monde : don Quichotte, dont le personnage et celui de Sancho Pança sont les deux opposés, et Ô combien indispensables pour que l'aventure continue.

A chacun sa sagesse en fonction de son vécu, en harmonie et en équilibre. D'autres disent que pour parler de la sagesse rien ne vaut le silence...